



Nouveau Journal des Dames.
Rue Meslée, N^o 28.

Redingotte en mousseline des Indes, brodée au plumetis et doublée de satin. Bonnet en crêpe lisse.

NOUVEAU
JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec une romance en musique et sept gravures par mois, savoir : trois de modes françaises, dont une d'homme, deux de modes allemandes et anglaises et deux portraits de femmes célèbres. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger.—On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

~~~~~

MODES.

DONNEZ-MOI donc, M. le dessinateur, la raison pour laquelle, à la chute *des feuilles* et lorsque l'hiver fane toutes nos fleurs, vous mettez les personnages chargés de nous représenter la mode, dans un bosquet, assis sur des pierres recouvertes de mousse; si je m'explique votre secrète pensée, c'est ainsi que je la traduis: ce sont vos adieux à la belle saison. Mais quittez vite votre pinceau destiné à retracer les scènes d'une nature fleurie; parcourez les spectacles, les cercles; représentez fidèlement les chapeaux à créneaux en tulle et satin, presque tous couverts de plumes ondoyantes et retombant sur les épaules comme le léger duvet de la folie; point d'ordre, surtout, si ce n'est dans les cheveux bouclés, crépés et formant masse des deux côtés de la figure. Parlez-nous des

~~~~~

barèges-cachemires de l'ancienne manufacture Terneaux, qui produit des choses aussi gracieuses que nouvelles: des schalls de même étoffe moirée, se nouent en sautoir, dont les couleurs sont ponceau, tourterelle, bleu de ciel, selon le goût ou l'âge des personnes; on fait avec ce tissu des robes, dont les volans sont brodés et festonnés avec de l'argent; vous sentez qu'il faut pour ces toilettes un équipage et un luxe dans les alentours, dont l'absence serait un disparate trop grand; de long-tems, la bourgeoisie ne pourra se permettre ces jolies étoffes, à moins qu'un mariage ne les fasse entrer, comme moyen de séduction, dans la corbeille donnée par un vieillard à sa jeune promise.

Les robes sont pour la toilette, rayées blanc sur blanc, avec des rouleaux formant relief. Passons les goûts bizarres, on sait que Paris en est le centre: une femme jolie et gracieuse peut se permettre une foule de fantaisies, qui lui tiennent à merveille et qui finissent souvent par faire loi.

M<sup>lle</sup>. FURET.

ON a trouvé dans les papiers d'un jeune homme de 22 ans, mort il y a peu tems, le fragment suivant qui laisse entrevoir la cause de sa mort, et qui nous a paru de nature à intéresser nos lectrices. Les espérances que l'on avait fondées sur les talens de ce jeune homme, font regretter qu'il n'ait pu mettre la dernière main à plusieurs ouvrages qui eussent fait honneur à son nom, et dont nous tâcherons de publier, par la suite, quelques articles dans ce journal.

« Il est des climats lointains où l'Européen, fatigué d'une existence pénible, et dévoré d'une passion sans espoir, peut trouver la fin d'une vie qui lui est à charge; la chaleur bienfaisante du soleil qui ranime tout dans la nature, devient pour lui la cause d'une prompte destruction, et les ardeurs dévorantes qui l'entourent ont bientôt desséché le reste de vie qui anime son corps affaibli par le chagrin. La mort de cet infortuné n'aura du moins causé d'angoisses déchirantes à personne, et des mains indifférentes déposeront ses restes dans une tombe solitaire et ignorée. Ceux qui l'auront assisté dans ses derniers instans, verseront quelques larmes de compassion et de regret, en voyant s'évanouir à la fleur de sa



vie un être qui eût peut-être parcouru sa carrière avec honneur; mais c'est là tout ce que l'on peut attendre de leur pitié passagère; leurs larmes se sécheront, et, semblable à ces fumées blanchâtres qui s'élèvent dans l'atmosphère et disparaissent presque aussitôt, son souvenir s'effacera de la mémoire de ceux que sa mort prématurée aura attendris.

» Voilà le sort qui m'attend : oui, j'irai mourir loin de toi, et ma présence ne te rappelant plus notre douce union, tu oublieras jusques au nom de l'ami qui te fut cher!... Le tems... le tems passera sur ton cœur et y effacera l'image de celui dont l'existence t'était consacrée. La gaieté viendra de nouveau colorer ton visage et ranimer ces yeux languissans, dont la tristesse ternit en ce moment l'éclat; tu reparaitras encore dans ces cercles nombreux et bruyans, qui ont vu tant de fois briller tes attraits, et où ton ami épiait dans tes moindres regards l'expression des sentimens affectueux que tu éprouvais pour lui; d'autres attachemens peut-être...

» Mais, au milieu des adorations et des plaisirs dont tu seras entourée, une lettre, écrite par une main étrangère, parviendra un jour dans les lieux que tu habites; elle t'apprendra la mort de l'infortuné que tu auras aimé autrefois : une larme humectera peut-être alors le bord de ta paupière... Le récit de ses derniers instans et des dernières paroles qui se sont exhalées de son sein, te fera peut-être encore tressaillir; mais tu t'empresseras d'écarter ces idées importunes; ton cœur, que la douleur aura serré, reprendra son calme, et l'objet infortuné de ton premier amour, plongé dans l'oubli après t'avoir chérie, n'aura pas même la consolation de mêler ses cendres aux tiennes, et de dormir à tes côtés dans cette nuit sans fin, que le ciel a accordée pour dernière grâce aux mortels fatigués des insomnies de la vie ».

P. T.

## ORIGINE DE L'AMBIGU-COMIQUE.

NOUS avons lu, dans les *Annales secrètes*, l'anecdote suivante sur l'Ambigu-Comique; l'origine de ce théâtre étant peut-être inconnue à la plupart de nos lecteurs, nous avons cru que le trait suivant serait de nature à les intéresser.

Audinot est né en Lorraine, de pauvres parens; il gardait les vaches de ses voisins pour subsister. Un beau matin il partit de Lorraine, les sabots aux pieds, une paire de souliers dans la poche d'une grande veste de bure, la tête cachée sous un épais bonnet de laine, un mauvais chapeau pardessus, à la main une gaule qui, appuyée sur son épaule, soutenait un paquet de quelques chemises de toile grise. Il alla trouver un de ses frères qui tenait une boutique de perruquier à Paris, et qui lui fit apprendre son métier. Son premier coup d'essai se fit sur un garçon de théâtre de l'Opéra-Comique, qui lui procura la pratique d'un acteur de ce spectacle. Un matin, en attendant le lever du comédien, il s'amusa dans l'antichambre à chanter un air lorrain; l'acteur l'entend, le fait entrer, et, tandis qu'il l'acommode, lui demande s'il voudrait cultiver sa voix. Audinot répond que oui; l'acteur en fait les frais, et bientôt le petit perruquier monte sur les planches. Il y fut mal accueilli d'abord, mais on s'accoutuma à sa voix. Le feu prince de Conti, l'ayant pris en amitié, le fit jouer dans la troupe de Versailles, à l'île Adam, à Bordeaux, et ensuite aux Italiens, où il eut bien de la peine à être souffert. Un jour qu'il jouait le Tonnelier, on le siffla si fort qu'il ne put sortir de son tonneau. Il parvint enfin à se faire aimer dans les rôles de Savetier. Il fit connaissance avec une femme nommée la Prairie, que son mari avait abandonnée. Il en eut deux filles, qui ont fait quelque bruit dans le monde, et dont on baptisa l'une en présence d'Audinot, qui lui donna son nom, se disant l'époux de sa mère. Il en résulta dans la suite un procès, dont on a beaucoup parlé et qui figure dans l'histoire de causes singulières. Audinot fut condamné dans la suite ainsi que la Prairie à faire amende honorable, etc., etc. Au bout de quelques années, les comédiens italiens ayant refusé à Audinot une augmentation de traitement, il se retira avec le désir de la vengeance; il monta une troupe de comédiens de bois, et attira une affluence prodigieuse qui venait rire aux dépens des comédiens italiens. Un musicien, nommé Moreau, avait un fils âgé de 15 ans et de la grandeur de 18 pouces au plus, qu'Audinot mit en scène avec Polichinelle. Ce petit arlequin imitait Carlin avec la plus grande intelligence. Tout Paris courait pour le voir. Audinot y joignit sa fille et deux autres nommées Co-

lombes, dont l'aînée a depuis acquis au théâtre une certaine réputation. C'est ainsi que peu à peu s'est formé l'Ambigu-Comique, où des enfans de 14 ou 15 ans ont bientôt remplacé les comédiens de bois, dont Audinot, enrichi et devenu directeur de troupe dans toutes les règles, n'a pas tardé à faire un feu de joie. Nous ajouterons une circonstance assez singulière de l'établissement de cette troupe. Les comédiens italiens mirent toutes leurs protections en jeu pour la faire échouer. On défendit, pendant quelque tems, aux acteurs de l'Ambigu-Comique de parler: Audinot leur faisait développer des rouleaux où leurs rôles, remplis d'épigrammes sanglantes contre ses rivaux, étaient écrits en caractères énormes.

## VARIÉTÉS.

( Suite de l'histoire du théâtre Italien. )

J'AI promis de donner une suite à l'histoire du théâtre Italien, insérée dans un de nos précédens numéros. En 1645, le cardinal Mazarin fit venir des comédiens italiens, qui établirent leur spectacle au Petit-Bourbon. Entre autres pièces que représenta la nouvelle troupe, on peut distinguer *la Finta pazza*, la Folle supposée de Giulio Strozzi. Voici quelques notices du programme de cet intermède, moitié chanté, moitié déclamé.

« Flore sera représentée par la signora gentille et jolie  
» Louise-Gabrielle Locatelli, qui, avec sa vivacité, fera  
» connaître qu'elle est une vraie lumière de l'harmonie.

» Thétis sera représentée par la signora Giulia Gabrielle,  
» nommée Diane, laquelle merveille fera connaître sa colère  
» et son amour.

» Le prologue de cette pièce sera exécuté par la très-excellente Marguerite Bartolasti, dont la voix est si ravissante  
» que l'on ne peut la louer assez dignement. »

Le premier acte de la pièce était terminé par un ballet dansé par quatre ours et quatre singes; à la fin du second acte, paraissaient des autruches qui exécutaient de nouvelles danses.

A la dernière scène du troisième acte, tous les personnages s'embarquent pour la guerre de Troie: et cette pièce

est une des plus raisonnables de toutes celles qui parurent à cette époque. Les canevas italiens, qu'on représente de nos jours, valent-ils beaucoup mieux? A dire vrai, je ne le crois pas. Mais si les pièces sont encore les mêmes, les acteurs ont bien changé. Les troupes ne se composent plus, comme autrefois, d'un arlequin, du capitain, du scaramouche, de Trivelin, de pantalon, du docteur, de Mézetin, de Pierrot, de Polichinelle, etc.

Arlequin était toujours bouffon, balourd et surtout gourmand. Florian lui a donné plus tard une touchante naïveté et de la gentillesse. Quelques auteurs prétendent que le personnage d'arlequin appartient aux anciens mimes latins qu'on appelait *Planipèdes*, et qui, de même que l'arlequin, se montraient en scène avec la tête rasée et le visage couvert de suie. On distingue en Italie l'arlequin et le scapin sous le nom de *Zanni*. Ce mot vient sans doute de *Sanniones*, qui veut dire bouffons.

Dominique Biancolelli, le premier acteur italien qui parut dans ces sortes de rôles, fut regardé comme un excellent pantomime; il mourut dans la quarante-deuxième année de son âge, le 2 août 1688.

Sa mort causa tant de chagrins à ses camarades, qu'ils restèrent un mois sans jouer.

Le capitain était ordinairement, ainsi que Scaramouche, fanfaron, poltron et homme à bonnes fortunes. Son costume était toujours le même; il est représenté dans quelques gravures du tems avec un chapeau sur la tête et un immense plumet; les cheveux passé derrière l'oreille, d'amples moustaches frisées, un petit manteau, un pourpoint, une longue épée, et un large ceinturon.

On peut se faire une idée du caractère obligé de ce personnage par une citation de quelques vers de Pierre Corneille, dans une pièce qu'on ne lit guères, l'*Illusion comique*. Matamore est menacé par un brave qui lui dit :

..... Point de bruit,

J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit,

Et si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadedieu! ce coquin a marché dans mon ombre,

Il s'est rendu vaillant d'avoir suivi mes pas ;  
S'il avait du respect, j'en voudrais faire cas.

Dans un de nos articles prochains, nous ferons connaître les autres personnages de l'ancien théâtre Italien, et nous arriverons à la composition des troupes actuelles et à leur organisation, qui n'est pas exempte de défaut.

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE-FRANÇAIS.

JOUERA-T-ON le *Sylla* de M<sup>r</sup>. Jouy, le *Régulus* de M<sup>r</sup>. Arnaud, l'*Achille* de M<sup>r</sup>. Viennet, l'*Oreste* de M<sup>r</sup>. Soumet, ou le *Léonidas* de M<sup>r</sup>. Pichat; telle est la grande question qui agite toutes les têtes de la comédie française; en attendant, les représentations de *Falkland* se continuent, et comme nous l'avions annoncé, elles attirent la foule. Nous croyons, à propos du drame de M<sup>r</sup>. Laya, devoir donner de la publicité à quelques observations que nous avons entendu faire sur la conduite du comité à l'égard de M<sup>r</sup>. Naudet, auteur de la jolie pièce de *La Fontaine chez madame de La Sablière*. Comment se fait-il qu'un ouvrage, qui a réussi sans cabale aucune, soit arrêté à la 4<sup>me</sup>. représentation? comment a-t-on le droit de faire retirer de l'affiche une comédie que très-peu de personnes ont été à même de voir et de juger? Je crains fort que M<sup>r</sup>. Naudet n'appartienne à aucune cotterie littéraire en faveur à la comédie française; et certes, c'est un tort... Sans l'autorité qui s'en est mêlée, *Faliéro* eût obtenu une seconde représentation, et *Faliéro*... Bon Dieu! j'entends encore les sifflets qui accompagnèrent le *de profundis*... mais pourquoi réveiller la cendre des morts? Je serai mieux d'annoncer à mes lecteurs que Mlle. Volnais a obtenu l'autorisation spéciale de donner sa représentation, à bénéfice, sur le théâtre de l'Opéra. Mlle. Volnais se retire... Quelques personnes savent pourquoi. Le théâtre la regrettera, et le public aussi sait déjà pourquoi.

## GYMNASE DRAMATIQUE.

Il y a au théâtre deux genres de pièces : celles qui par leur seul mérite doivent toujours plaire, celles encore que le jeu d'un acteur aimé du public, fait réussir. Nous ne pensons pas que Perlet, en donnant l'*Artiste* au Gymnase, ait eu l'intention d'acquiescer une grande réputation comme auteur ; il est beaucoup plus probable qu'il voulait ajouter à celle dont il jouit comme excellent comique. Quelques couplets heureux, beaucoup de mouvement, une caricature exacte de nos premiers acteurs, ont enlevé les suffrages du parterre, qui a rendu justice au jeu de l'auteur-comédien, et à celui de Bernard-Léon, par lequel il a été parfaitement secondé.

## CIRQUE OLYMPIQUE.

*Bataille de Bouvines.*

Il est fâcheux d'être obligé de donner la préférence aux acteurs à quatre pieds sur un bon nombre de bipèdes de nos boulevards, qui courent la même carrière que les chevaux de MM. Franconi ; ils sont admirables dans la *Bataille de Bouvines*, et chargent l'ennemi avec une intrépidité et un instinct tout national : point d'étrangers en France, semblent-ils répéter avec la *Quotidienne*, le *Constitutionnel*, etc., etc. : c'est un cri unanime pour tout ce qui porte un cœur français.

Il serait injuste de parler des acteurs sans dire un mot des auteurs ; de la chaleur, des tableaux touchans et effrayans : passons au décorateur, qui n'a rien laissé à désirer ; quant aux ballets, ils nous ont paru mal dessinés et mal dansés. Les amateurs d'évolutions devront se porter en foule au Cirque, et surtout ne pas craindre les combats.

